



Vents d'Ouest

ado | drame

Sandra Dussault

Daphné, enfin libre

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Dussault, Sandra, 1972-

Daphné, enfin libre

(Ado ; 89. Drame)

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89537-186-1

I. Titre. II. Collection: Roman ado ; 89. III. Collection: Roman ado. Drame.

PS8607.U77D36 2010 jC843'.6 C2010-941224-9
PS9607.U77D36 2010

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous remercions l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous remercions également la Société de développement des entreprises culturelles, la Ville de Gatineau ainsi que le CLD Gatineau de leur appui.

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010
Bibliothèque et Archives Canada, 2010

Révision : Raymond Savard
Correction d'épreuves : Renée Labat

© Sandra Dussault & Éditions Vents d'Ouest, 2010

Éditions Vents d'Ouest
109, rue Wright, bureau 202
Gatineau (Québec) J8X 2G7
Courriel : info@ventsdouest.ca
Site Internet : www.ventsdouest.ca

Diffusion Canada : PROLOGUE INC.
Téléphone : 450 434-0306
Télécopieur : 450 434-2627

Diffusion en France : Distribution du Nouveau Monde (DNM)
Téléphone : 01 43 54 49 02
Télécopieur : 01 43 54 39 15

Chapitre premier

J'AI EU ma première planche à roulettes à neuf ans. Un oncle qui m'aimait beaucoup, mais qui aimait aussi faire enrager ma mère, me l'avait offerte pour Noël. J'avais sauté dessus, tout heureux, en me tenant aux murs du corridor chez mon oncle et je m'étais heurté le front sur le plancher de bois franc. On n'a pas idée du temps que ça peut prendre aux urgences, pendant la nuit du 25 décembre, uniquement pour trois points de suture...

De retour à la maison, maman avait rangé la planche au sous-sol, avec le mince espoir que je l'oublie avant l'été. Mais elle me connaissait et elle se doutait bien que dès les premiers jours de beau temps, j'allais réclamer l'objet. Elle m'acheta donc tout l'attirail de protection possible, pour éviter que la scène du réveillon ne se reproduise et, lorsqu'un jour de mai je décidai d'aller faire un tour dans la rue avec mon cadeau, elle sortit l'équipement et me harnacha des pieds à la tête en me bombardant de conseils de sécurité. Cela n'évita pas les blessures par la suite, mais leur gravité en fut grandement diminuée. Tous les étés, je visitais l'hôpital à quelques

reprises : infections dues aux éraflures mal nettoyées, foulures, fractures, coupures et j'en passe. Mais ce n'était rien comparé à ce que j'allais subir l'année de mes dix-sept ans.

C'est curieux comme parfois une série de hasards peut causer des bouleversements majeurs dans une vie ! Si, quand j'avais neuf ans, mon oncle ne m'avait pas offert cette planche et si le jour de mes dix-sept ans je n'avais pas eu cet accident... Si, cinq semaines plus tard, j'avais fait une sieste l'après-midi où Marthe Gignac est arrivée dans ma chambre, ce jour-là, je n'aurais pas rencontré Daphné.

Certains appellent ça le destin, d'autres, la chance. Moi je n'y crois pas : c'est la vie, simplement. Et parfois, heureusement, la vie peut être très belle !



– Maman, arrête ! C'est ridicule !

Ma mère avait apporté un rasoir et avait l'intention de me faire une coupe à sa façon. C'était à se demander si elle savait que j'étais parfaitement capable de prendre un rendez-vous chez le coiffeur si j'en avais envie.

– Alex, tu ne peux pas garder les cheveux aussi longs ! Laisse-moi faire, tu ne vas pas le regretter.

Elle tenta à nouveau d'approcher le rasoir, mais je l'arrêtai d'un geste.

– Maman, stop. Je veux pas les faire couper. Tu peux ramasser ça.

L'heure des visites était bientôt terminée, heureusement, et j'allais m'en sortir encore une fois. Ça faisait des mois qu'elle échouait dans ses tentatives de me couper les cheveux et elle avait cru que le fait que je sois maintenant cloué au lit lui aurait rendu la tâche plus facile.

Elle se tourna vers mon père qui regardait la télévision dans un coin de la chambre.

– Qu'est-ce que t'en penses, Pierre ?

Il grommela quelque chose en changeant de poste.

– Pierre, aide-moi un peu !

Mon père s'arracha péniblement de la contemplation de l'écran et se tourna vers nous sans grand entrain.

– Johanne, laisse-le donc tranquille. Il est assez grand pour prendre ses décisions.

Ma mère se mit à ranger son équipement en maugréant.

– Merci beaucoup ! C'est vraiment très gentil de ta part !

– Enfin quoi, tu aimais mes cheveux longs quand on s'est connus !

Mon père me fit un clin d'œil avant de retourner à son émission. Je lui souris en guise de remerciement.

– Où sont les filles ? demandai-je à ma mère pour changer de sujet.

– Tu sais bien que le mardi soir, tes sœurs ont leur cours de karaté, répondit-elle un peu sèchement.

– Elles vont bien ?

Ma mère s'installa sur le lit et passa prudemment un bras autour de mes épaules. Elle ne restait jamais fâchée bien longtemps.

– Flavie s'ennuie beaucoup. Depuis ton accident, elle me parle de toi tous les jours. Je crois qu'elle s'inquiète.

– Et Charlie ?

– Bah, tu la connais. Elle joue les dures, mais dans le fond, elle se pose les mêmes questions que sa sœur !

Je souris.

Flavie et Charlie, six ans, étaient jumelles. Et si je n'avais pas eu onze ans de plus qu'elles, j'aurais pu, moi aussi, être leur jumeau. Nous avions tous les trois les cheveux bruns – qu'elles aimaient porter en tresses –, une peau qui devenait rapidement bronzée dès nos premières expositions au soleil, les mêmes yeux noisette avec des cils foncés, de longs doigts et des pieds tellement grands que dans mon cas, ça frisait le ridicule.

Des gens confondaient souvent mes sœurs l'une avec l'autre. Ils ne les connaissaient pas bien, car elles étaient aussi différentes que le jour et la nuit. Flavie aimait jouer à la poupée. Charlie préférait les jeux de société qui lui demandaient à réfléchir. Flavie était fascinée par les insectes, les araignées, les grenouilles, mais Charlie les avait en horreur et se mettait à hurler dès qu'elle voyait sa sœur s'approcher avec une de ces bestioles.

– Tu devrais leur téléphoner demain, suggéra maman. Elles seraient contentes.

– Oui, d'accord, je le ferai.

Une infirmière entra dans la chambre et annonça que les visites étaient terminées. Elle vint prendre ma température, mon pouls, remplaça mes oreillers et ramassa un plateau sur ma table de chevet. Lorsqu'elle fut repartie, mon père s'exclama :

– Wow! C'est comme à l'hôtel ici!

– Pas vraiment, lui dis-je. Tu devrais revenir à l'heure des repas, tu changerais d'idée assez rapidement!

Ma mère m'embrassa sur le front et mon père me serra dans ses bras.

– Encore une semaine mon grand et on te ramène à la maison.

– Ouais...

Malgré l'épisode du rasoir, je n'avais pas vraiment envie qu'ils partent. Je trouvais les journées longues dans cette chambre aux murs verdâtres, avec pour seules distractions la lecture et les allées et venues des infirmières de service.

L'hôpital était situé à Québec, et comme nous habitions la banlieue, mes parents ne pouvaient venir me faire une visite que deux ou trois fois par semaine. Au début de mon hospitalisation, mes amis étaient venus, avaient signé mes plâtres, mais s'étaient rapidement trouvé autre chose de plus important à faire. Je ne les avais presque plus revus. Mais bon, je ne leur en voulais pas. Il n'y avait rien d'emballant à venir me regarder, affalé dans un lit d'hôpital, incapable de bouger tellement j'avais d'os fracturés.

– Oh ! j’oubliais ! me dit papa avant de partir. J’ai eu des nouvelles de la compagnie d’assurances.

Il avait la mine sombre.

– Ils ne veulent pas nous payer.

– Pourquoi ?

– La planche à roulettes fait partie des sports non couverts par les assurances parce qu’ils sont classés « extrêmes », mais c’est aussi parce que ton cas n’est pas suffisamment grave.

– Quoi ? C’est une blague ?

C’était ridicule ! En plus d’une fracture du crâne qui m’avait laissé inanimé pendant trois jours, j’avais eu un fémur, un tibia, une clavicule, quelques côtes et l’os du nez fracturés, plusieurs ligaments déchirés et des dents cassées... et ce n’était pas suffisant !

– Il aurait fallu que tu perdes l’usage d’un doigt. Ou d’une jambe, c’est plus payant.

– Désolé, grognai-je, la prochaine fois je tenterai de faire mieux !

Il me sourit et mes parents quittèrent la chambre. Je me laissai retomber sur l’oreiller en soupirant.

Plus tard, je tentai de continuer la lecture du *Seigneur des Anneaux* que j’avais commencée avant mon accident. C’était la troisième fois que je le lisais en entier et je ne m’en lassais pas. J’étais fasciné par cette histoire, dont le sens de l’honneur des personnages, leur bravoure et leur fidélité étaient la marque. L’aventure de Frodon, son total dévouement au bien-être des peuples de la Terre du Milieu, m’avait fasciné dès que

j'avais ouvert le premier des volumes de la trilogie.

Mais ce soir, rien à faire, je n'arrivais pas à me concentrer. C'était la quatrième fois que je recommençais la même page lorsque j'abandonnai, préférant fermer le livre et y revenir plus tard. Les images qui défilaient dans ma tête pendant que je lisais, n'avaient rien à voir avec l'univers de Tolkien.

Dans le tiroir de la table de chevet, à la gauche de mon lit, je trouvai un harmonica qui avait appartenu à mon grand-père. Il me l'avait donné quelques années plus tôt, mais je n'avais jamais vraiment tenté d'en jouer. D'ailleurs, je ne maîtrisais aucun instrument, préférant le sport à la musique. En rassemblant quelques affaires pour moi à la maison, ma mère avait trouvé l'instrument couvert de poussière et me l'avait apporté. Ce n'était pas le temps qui me manquait ici et j'avais pu en jouer amplement pendant mes longues journées de convalescence, car même avec une seule main de disponible, je pouvais me débrouiller. C'était étonnant comme en quelques semaines j'avais réussi à maîtriser l'instrument, du moins assez pour dépasser le stade des notes discordantes, inévitable pour un débutant. Maintenant, plusieurs morceaux étaient nettement reconnaissables, certains même, plutôt bien réussis. Souvent, les infirmières s'arrêtaient devant ma chambre pour écouter ma musique, un sourire rêveur sur les lèvres. Personne ne s'était plaint jusqu'à maintenant et j'avais même reçu plusieurs encouragements du garde de sécurité qui trouvait

les soirées beaucoup moins longues depuis que j'avais commencé à jouer.

Je portai l'harmonica à ma bouche avec l'intention de jouer un air qui me posait quelques difficultés. Inspirant, puis soufflant à fond dans l'instrument, je produisis une note unique, lente et plaintive qui représentait bien l'état d'âme dans lequel je me trouvais. Seul et mort d'ennui. Je poussai un soupir et reposai l'harmonica sur mes genoux.

Non, pas ce soir.

J'éteignis la lumière et me repassai pour la vingtième fois le film de ce qui s'était passé plus d'un mois auparavant, le 15 avril, jour de mon dix-septième anniversaire. C'était devenu une habitude, chaque soir, de me remémorer l'accident. Je tentais de comprendre ce qui s'était produit. Où avais-je commis une erreur ? À quel moment exactement avais-je perdu le contrôle ? Y avait-il eu un signe, un détail qui aurait pu me prévenir de ce qui allait arriver ?

Nous étions, comme d'habitude, Butch, Vallières, Babe et moi avec nos planches, à tenter de fracasser le record du saut le plus haut, le plus compliqué ou le plus ridiculement dangereux. L'idée était d'épater la galerie, en l'occurrence, une bande de filles de troisième secondaire, qui nous suivaient presque partout. Ce n'était pas qu'elles étaient particulièrement intéressantes, mais c'était toujours flatteur de les entendre s'exclamer dès qu'on prenait un peu de hauteur. On mettait alors toute la gomme, en repoussant toujours plus loin les limites de notre zone de sécurité.

Il devait être autour de dix-sept heures et les filles étaient parties. Le soleil du mois d'avril commençait déjà à faiblir. Il avait fait chaud cette journée-là et il n'y avait plus de neige dans les rues. Alors, nous avons décidé de rentrer à la maison en roulant. Mes parents m'attendaient pour un souper d'anniversaire et j'avais invité les gars à se joindre à nous. C'était génial de pouvoir enfin redécouvrir toutes les possibilités qu'offrait la rue. Des bancs de parcs, des rampes d'escaliers, des blocs de béton, tout devenait prétexte à démontrer notre savoir-faire. Les gens nous regardaient passer avec, chez les uns, un sourire incrédule sur les lèvres et chez d'autres, un regard plein de désapprobation. Pour ceux-là, Butch lançait ses meilleures insultes et nous nous dépêchions ensuite de décamper avant que l'un d'eux ne se fâche vraiment.

Je sentais l'air frais me fouetter le visage et les vibrations des roues qui se déplaçaient sur le béton, sous la plante de mes pieds. J'étais devant les autres et nous dévalions nonchalamment une pente légère, entre deux rangées d'immeubles. Tout en bas, il y avait une intersection, avec un feu de circulation qui indiquait qu'il ne restait que quelques secondes aux piétons pour traverser. En pliant les genoux davantage, j'abaissai mon centre de gravité pour faire accélérer ma planche. Je savais qu'il y avait toujours une ou deux secondes, lorsque le feu passait au vert, avant que les voitures ne se remettent en mouvement. En atteignant le bord du trottoir, le soleil m'aveugla et m'empêcha de bien distinguer si la

voie était libre. Je reconnus la voix de Vallières qui me criait quelque chose, mais j'étais déjà engagé sur la chaussée.

Un véhicule passa à quelques centimètres devant moi et pendant un quart de seconde, j'eus l'impression de m'en être tiré, mais le mouvement de l'air, provoqué par la vitesse du véhicule, me déséquilibra et ralentit ma course. Dans un hurlement de pneus et de klaxons, une deuxième voiture me percuta et mon corps effectua un vol plané. Ma tête heurta le sol en premier. J'entendis et sentis clairement le craquement d'une dent qui se brisait dans ma bouche. Ensuite, mon épaule gauche s'écrasa par terre à son tour. Nouveau craquement. Et le reste de mon corps suivit en rebondissant, comme un pantin désarticulé sur l'asphalte encore chaud.

Après m'être enfin immobilisé, le goût du sang dans la bouche et une douleur fulgurante à la jambe gauche me révélèrent que j'étais encore vivant. Je sentis toutefois que j'allais bientôt perdre conscience. Avant que mes paupières ne se referment, la dernière chose que j'aperçus fut une paire d'espadrilles de planchiste qui s'approchait en courant.